

Après le sud de la France à Cannes et Miles Davis, Martin Reden poursuit sa route qui le ramène à New-York. Les instants clés d'une vie toujours ponctuée de jazz.

Martin Reden (4/4)

◀ Julie Rey

Où Martin Reden rencontra son fils sous l'œil aventureux de Chet Baker

– Enfin la vérité sur la mort de Chet Baker ! Lançait le vendeur à la criée. Achetez la vérité !

Martin Reden Junior commentait la nouvelle :

– Un type comme ça ne se serait jamais défenestré, tu crois pas ?

Son père ne répondit rien. Depuis la mort de son ami Rance, plus rien ne l'étonnait. Son retour à New York après huit ans passés en France avait été difficile. Il avait pris un petit appartement à Brooklyn, sa femme s'était remariée, il voyait peu son fils. Plus grand-chose ne l'enthousiasmait hormis ses visites au *Birdland* et les rares moments de silence qu'il arrivait à capter dans les respirations de la nuit.

Martin pensait souvent à Baker qui s'était fait briser la mâchoire et qui avait, malgré tout, rejoué de la trompette. Ça lui donnait du courage. C'était un signe. La nouveauté fut qu'il le vit. Après tout, lui aussi pouvait prétendre à mieux. L'économie tournait au ralenti et plus personne n'avait la moindre envie de nourrir à nouveau le gros veau du capitalisme : à cinquante ans, Martin était prêt à changer de vie. Après tout, si la grande Amérique avait élu un démocrate noir à la tête du pays, c'est que tout était possible. Il pourrait enfin devenir ce qu'il avait toujours eu envie d'être : programmateur d'un club de jazz. Rance lui avait promis qu'à cette occasion il reprendrait les baguettes mais Rance n'était plus là, il était mort, enterré quelque part avec tous les John Doe que New York gardait dans un coin de terre.

Sa décision fut prise, tout doucement, entre la station de métro sur la 4^{ème} et le restaurant *Chez Michel*. La musique était bien plus qu'un simple divertissement pour Martin : selon lui, elle en disait long sur l'humanité. Un pianiste capable d'improviser le laissait sans voix. C'est pas que le travail, c'est là, c'est dans le ventre, c'est autre chose.

Rance avait raison. L'homme qui s'abandonne à son inspiration est plus vivant que les autres. Il appela la boîte, prit rendez-vous avec le directeur et dans la journée présenta sa démission. Martin Reden avait décidé d'être vivant.

Il appela son fils :

– Petit, tu veux t'occuper d'une boîte de jazz avec ton père ?

– Maman m'a dit que tu as pleuré comme un petit garçon le soir de la mort de Baker.

– C'est chacun son panthéon, fils.

Pourquoi sa mère lui racontait-elle des trucs pareils ?

– Tu veux t'occuper d'une boîte de jazz avec moi ?

Martin Junior le rappela quelques jours après. Il était d'accord. Tout ça se goupillait bien. Le patron de *Birdland* lui proposait d'ouvrir une succursale dans l'Est de Manhattan et d'en assurer la programmation.

C'est alors qu'il eut l'idée du nom qu'il lui donnerait, si le petit était d'accord bien sûr : *The Unexpected Pantheon*¹.

Et dedans, il mettrait tous ceux qui un jour, et Dieu sait s'il y en a eu, tous ceux donc qui lui avaient donné de quoi se relever, de quoi avancer, de quoi botter le cul de tous les petits tracas qui lui avaient raboté les reins, de tous ceux qui l'avaient aimé, et mieux, de tous ceux qu'il avait aimés : oui, comme ça, le grand-père, son père, son fils, son ex-femme, Cole, Nina, Chet, Charlie, Vince et Rance bien sûr, Rance Eunice, à qui il devait de s'être dessillé les yeux et d'avoir osé franchir les frontières.

En remontant la West 44th Street, Martin Reden, originaire du Montana et New Yorkais d'adoption regarda Manhattan dans un sourire révérencieux. Il appela son fils.

– Je te le dis pas assez fiston mais je suis fier de toi. Je t'ai déjà parlé de la jambe de ton arrière grand-père² ? Je t'ai déjà parlé de Rance ? Vraiment je veux dire ?

Fin

1. Le panthéon inattendu.

2. Voir le premier épisode, *Tempo* 29 janvier-mars 2009.